

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 42

Artikel: Le voeu suprême
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-202745>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGELER
Grand-Chêne, 11, La Chaux-de-Fonds.

Montreux, Grenchen, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS », LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

RÉDACTION, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

ADMINISTRATION (abonnements, chan-
gements d'adresse, etc.), E. Monnet, rue
de la Louve, 1.

SERVICE GRATUIT

du Conteur, durant le 4^{me} trimestre de
1905 (du 1^{er} octobre au 31 décembre),
à tout abonné nouveau pour l'année
1906.

On inaugure.

Nous partons de la place St-François, dames,
demoiselles, messieurs, enfants, dans cinq ou
six voitures de tramways, décorées de dra-
peaux. On dirait une noce villageoise. Tous
les gens s'arrêtent à notre passage et nous
escortent, un moment, de regards envieux.
Ils ont l'air de se dire : « Pour sûr, en voilà
qui ne vont pas à un enterrement ! »

Un employé crie :

— Les billets, mesdames et messieurs, les
billets !

Et déjà quelques personnes mettent la main
à la poche.

— Qu'est-ce que vous faites-là ! exclame un
membre de la direction des trams, qui veille à
la bonne marche du convoi. Vous savez bien
que les invités ne paient pas !

— Ah ! tout ce monde est invité ? observe
l'employé, surpris.

— Oui, tout ce monde.

— Bon, alors !

— Il est si rare, aujourd'hui, de n'avoir pas
à mettre la main au portemonnaie, fais-je à
ma voisine.

— Oui, plaignez-vous, messieurs les journa-
listes ; pour vous, c'est le contraire qui est
vrai. Vous allez partout à « l'œil », comme on
dit.

— A l'œil ! à l'œil ! Mais, chère madame, et
le compte-rendu ! C'est de la monnaie de singe,
peut-être ?

— Je n'ai pas dit cela. Oui, ... c'est vrai, ... il
y a le compte-rendu.

Curieux tout de même, nos chers lecteurs
et lectrices !

Arrivée à Renens. Tout le monde descend.

— Ah bonjour, vous en êtes aussi ?

— Eh oui. Et en bonne compagnie, vous
voyez ; des conseillers d'Etat, des municipaux,
de hauts fonctionnaires, toute la finance...

— Et ces dames, donc ?

— C'est le bouquet !

Des prés verts, un bon diapré par l'automne,
des murs blancs, des toits rouges, une grande
cheminée qui fume, une « sirène » qui salue
bruyamment notre arrivée ; ainsi nous appa-
rait la fabrique.

A l'entrée, dans un costume tout chamarré
de galons d'or, un nègre, pas noir, mais,
comme ça... nous l'aurions cru en chocolat,

s'il ne nous avait, au passage, salué d'une
profonde révérence.

— Oh ! qu'on sent bon, ici ! s'écrie une dame.

C'est vrai : on sent le chocolat.

La fabrique, peinte en blanc, légèrement
teintée de bleu, très claire, avec ses grandes
verrières, d'emblée plaît à l'œil. Et puis,
toutes ces machines à faire le chocolat sont si
propres, si gracieuses dans leurs formes
et dans leurs mouvements. On les regarde ac-
complir leur œuvre avec un plaisir égal, pres-
que, à celui que l'on éprouve à suivre les
doigts agiles d'une jeune fille occupée à quel-
que travail délicat.

— Mesdames et messieurs, vous voyez ici la
fève de cacao ? Regardez-la bien. Vous l'avez
vue ?

Passez muscade ! Quelques tours de roue.

— Veuillez vous servir, mesdames et mes-
sieurs, voici des fondants délicieux, voici de
croquantes tablettes.

Et l'on en fait comme cela douze cents kilos
par jour.

Ça ne va pas tout à fait aussi vite et aussi
facilement que je vous le dis, mais c'est mer-
veilleux, quand même, merveilleux !

Dans une vaste pièce, décorée de feuillage,
et où viendra, demain, s'installer le joyeux
essaim des plieuses et des « paquetteuses »,
des tables sont dressées à l'intention des invi-
tés. Vin, thé, chocolat sous toutes les formes,
sont là à profusion.

Partout, des pyramides de cartonnages élé-
gants tentent la gourmandise. On est prié de
se servir.

A côté de moi, une dame remplit son ridi-
cule — celui des grands jours — de paquets
ronds, ovales, carrés, oblongs ; toutes les varié-
tés de la maison sont représentées. Puis, pour
garnir les vides et prévenir le ballotement, la
dame vide encore dans le sac une assiettée de
fondants.

Sa voisine la regarde d'un air effaré. « Ah ?
c'est comme ça », se dit-elle bien sûr, car
aussitôt elle en fait autant. Il faut se hâter pen-
dant qu'il en reste.

A une autre table, c'est un monsieur qui
met à contribution toutes les poches de son
pardessus.

En se faufilant à travers cette foule, qui se
presse autour des étalages, on éprouve, par-ci
par-là, des contacts bizarres et inaccoutumés :
angles vifs, surfaces planes ou convexes, mol-
les ou résistantes.

Tout cela, sans doute, c'est la part des en-
fants qu'on a laissés à la maison. Pauvres en-
fants ! s'ils ne connaissent pas les attraits, déjà
réputés, des chocolats Ribet, ce ne sera pas la
faute de leurs parents.

— C'est encore la meilleure des réclames !
nous dit un monsieur qu'on prendrait vrai-
ment pour le « Bon-Enfant » en personne.

Il est certain que c'est une excellente récla-
me ; un peu coûteuse, par exemple.

Seulement, il ne faut pas faire comme un de
nos amis, qui avait, en partant, promis à ses
enfants de leur rapporter un peu de chocolat,

et qui ne se souvint de sa promesse qu'au re-
tour, devant sa porte même.

Prestement, il redescend l'escalier, court au
magasin, achète un paquet de fondants, et
remonte chez lui, tout heureux.

— Eh bien, lui demande sa femme, c'était
joli, cette inauguration de la fabrique Ribet ?

— Très joli.

— Vous avez été bien reçus ?

— Admirablement.

— La fabrique est-elle bien installée ?

— Oh ! très bien, très bien, très bien !

— Tu nous as rapporté du chocolat, papa ?

— Oui, mes chéris ; tenez, le voici.

On fait sauter la ficelle, on enlève le papier...
c'était une boîte de fondants Suchard.

J. M.

A la montée. — Deux bambins reviennent
de l'école. « Je m'étonne, fait l'un, pourquoi la
seconde moitié de la leçon est toujours plus
longue que la première ? »

— C'est que la grande aiguille de l'horloge a
plus de peine à marcher de la demie à l'heure
que de l'heure à la demie, puisqu'elle est à la
montée.

Le vœu suprême. — David Quignolet à son
lit de mort :

— Ecoute, Françoise, si tu te remaries quand
j'aurai passé l'arme à gauche, prends le gros
Jules de la Capite ; il me redoît nonante-deux
francs.

Pèdze à la gare.

François Lemoëlleux rencontre son vieil ami
Pèdze devant la gare de Lausanne : « Te bom-
barde-t-y pas ! C'est encore toi, Pèdze ? Je te
croyais reparti. »

— J'ai manqué le convoi.

— De ta belle-mère ?

— Kaisè-tè ! Elle n'est pas encore décidée à
s'en aller pour la toute. Je parle du chemin de
fer.

— Tu voulais prendre le premier train ?

— Pardine ! Et que j'étais bien à temps. Mais
voilà-t-y pas, comme je m'amène tranquille-
ment pour traverser la voie, qu'un employé se
met à beugler : « Cet animal ! veut-y pas se
faire écraser pour que les C. F. F. paient des
rentes à sa bourgeoisie ! » Et pi qu'y m'accro-
che par les pans de mon habit. Naturellement
que je me retourne pour lui demander poli-
ment une explication ; mais y traçait déjà
après un Anglais. Et quand je me reretourne,
cra, cra, cra ! voilà l'express de Genève qui se
plante devant mon nez, pendant que, de l'autre
côté, mon train siffle et s'embrise sans moi.

Au fond, que je me dis, mieux vaut ça que
d'être coupé en deusse. Je vas prendre un
verre sur la peur, ensuite j'achèterai un bis-
cotte pour la Rosalie, ça l'amadouera. Je vais
donc m'attabler, et comme j'avais bien le
temps, je me mets à pioncer d'un œil, après
m'être bien calé l'estomac d'un demi de
vieux. Bon, un peu plus tard, je vois qu'il est
devenu dix heures. Je me fais : « Si tu veux
pas avoir soif en route, c'est le moment de te
réconforter un brin » J'aime pas les mélan-